

"Souvenirs du Fourrier Soleil, 88e de ligne"

(Compilation de Jean-Pierre Hyvron avec l'autorisation de Philippe Meunier)
(présentation et notes par Diégo Mané, Lyon 2011)

Histoire de mon cousin Chapitre 7e

Nous arrivons à La Carolina -- Nous nous mettons à la poursuite de l'ennemi
qui se jette dans Cadix -- Siège de Cadix par le maréchal Victor --
le maréchal Mortier parcourt l'Estramadure -- Description de Séville --
Siège et reddition d'Olivenza -



Tambour du 88e et Capitaine du 34e (par F. Vela)

*Les deux régiments appartenaient à la
division Girard du V° Corps d'Armée.*

Les troupes espagnoles n'étaient tout au plus qu'à deux kilomètres de nous; nous arrivâmes à la nuit close dans une petite ville dite La Carolina qui était habitée par des réfugiés allemands qui avaient émigré lors des persécutions pour cause de religion. En entrant dans cette ville nous entendîmes la canonnade sur notre droite et nous apprîmes que c'était le 1er corps d'armée, qui ayant surpris l'ennemi, lui donnait la chasse et le poursuivait l'épée et la bayonnette dans les reins. Les troupes espagnoles par suite de cette surprise n'ayant pas eu le temps de sauver leurs provisions nous en profitâmes. On trouva dans La Carolina et dans les villages qui avoisinaient cette ville, plusieurs magasins remplis de bons biscuits anglais ; il y avait aussi du riz, des haricots secs, de la morue et des tonneaux pleins de rhum ; tout cela nous fut d'un grand secours, car nous commencions à manquer de vivres ; nos soldats se chargèrent de tout ce qu'ils purent emporter, mais surtout de biscuit qui était excellent et très léger.

Le lendemain nous partîmes de bon matin en poursuivant toujours l'ennemi de très près quoiqu'il fut bien supérieur en nombre à nous, car il venait de recevoir du renfort des Anglais; toutefois nous ne pûmes rejoindre cette troupe et cependant nous marchions du matin jusqu'au soir, et souvent il était dix heures du soir que nous n'étions pas encore rendus à destination. Nous savions que l'armée espagnole avait un nombreux matériel d'artillerie de campagne et nous comptions lui en prendre une partie; mais les paysans secouraient l'armée partout où elle passait et ces mêmes paysans nous nuisaient beaucoup à nous-mêmes, ils cachaient les vivres pour nous en priver et emmener le bétail dans les montagnes.

Nous arrivâmes dans la ville d'Essika (Ecija) et nous y trouvâmes le corps d'armée du maréchal Victor duc de Bellune. Comme ce corps d'armée qui marchait devant nous faisait séjour dans cette ville et dans les villages qui n'étaient pas trop éloignés de la route, on nous donna ordre d'y séjourner aussi ; et sans cet imprudent séjour nous serions arrivés à Cadix aussitôt que l'armée espagnole; ce retard, disons-le, coûta cher aux Français. Le lendemain de grand matin nous partîmes d'Essika (Ecija) et nous entrâmes à Séville au moment même où l'armée espagnole en sortait; elle n'eut que le temps d'entrer dans Cadix et de couper la chaussée pour nous empêcher d'y entrer, et lorsque le maréchal Victor arriva devant cette ville avec son corps d'armée, les Espagnols le saluèrent à coups de canon ; il fallut donc prendre les dispositions nécessaires pour faire le siège de cette ville maritime dans laquelle on ne peut entrer que d'un seul côté.

Ce qui rend l'attaque de cette ville par terre très difficile, c'est qu'elle est avancée en mer de près de cinq kilomètres; et puis d'ailleurs pour pouvoir bloquer entièrement Cadix, il eut fallu nécessairement avoir en mer des bâtiments de guerre, or il ne nous était pas possible d'en avoir alors, cette mer étant occupée par des bâtiments anglais, espagnols et portugais. Dans cette circonstance tout-à-fait défavorable pour l'armée française le duc de Bellune prit la position qu'il crut la plus favorable pour son corps d'armée, mais comme il n'avait ni pièces de canon, ni obusiers, ni même de mortiers d'assez gros calibre pour pouvoir assiéger et bombarder Cadix, et que d'ailleurs les Espagnols avaient coupé la chaussée qui conduisait à la ville, il fallut de suite s'occuper à fondre sur place des bouches à feu d'un calibre extraordinaire et préparer les batteries de siège car ces espèces de pièces monstres n'étaient ni faciles à placer et encore moins à transporter. Tous ces préparatifs, comme on le pense bien demandèrent un temps considérable.

Pendant que ce corps d'armée était en besogne devant Cadix, le 5ème corps d'armée s'occupait à faire le siège de plusieurs villes de l'Estramadure sur la frontière du Portugal. Nous séjournâmes d'abord quelques jours à Séville en attendant des pièces de canon. Séville est la capitale de l'Andalousie; c'est une des plus belles villes de l'Espagne, elle est d'ailleurs très bien bâtie, les plus beaux édifices ont été construits par les Maures, dans le temps qu'ils occupaient en vainqueurs les provinces espagnoles. La cathédrale surtout est un ouvrage gigantesque ; on peut monter avec une voiture jusqu'au sommet de l'édifice, toutes les tours sont vastes et bien bâties. Les rues principales sont très larges, et le Guadalquivir passe contre les murs de la ville, ce qui la rend très florissante pour le commerce qui s'y fait entre les étrangers et les habitants de Séville et de la contrée. Il y a là une fonderie, une manufacture de tabac qui est très considérable et on y bat monnaie. Les marchandises étrangères les plus recherchées y abondent de tous côtés, elles s'expédient ensuite dans les villes les plus considérables d'Espagne et même dans les villes de l'Europe. Ces marchandises se vendent bien moins cher dans ce pays qu'en France ainsi que dans le nord de l'Europe où elles sont nécessairement plus rares qu'en Espagne.

Lorsque les pièces de canon que nous attendions furent arrivées nous quittâmes Séville pour aller dans l'Estramadure où comme je l'ai déjà dit, il y avait plusieurs sièges à faire. Mais avant de commencer ces sièges, il fallut d'abord repousser les troupes espagnoles qui étaient en deçà des villes fortifiées, qu'elles protégeaient.

Nous arrivâmes enfin devant la ville d'Olivenza ; nous en fîmes le blocus et dès le jour de notre arrivée le général français la somma de se rendre, la menaçant en cas de refus de l'assiéger et de la bombarder. La garnison ayant refusé d'obtempérer à cette sommation, on commença les travaux en ouvrant promptement des chemins couverts en faisant des boyaux presque jusqu'aux pieds des remparts de la ville. On établit ensuite des batteries pour battre en brèche et bombarder la place qui paraissait se « vasourer » (?) et vouloir résister. La garnison ne cessait de faire feu sur nos travailleurs, mais ces Espagnols qui tiraient des coups de canon à toute volée ne nous tuaient, ni ne nous blessaient personne ; ils firent même plusieurs sorties qui ne furent pas couronnées de succès, de sorte que leur résistance devenait inutile puisqu'elle ne retardait pas nos travaux. Les batteries ayant donc été établies peu de jours après notre arrivée devant la place, on ouvrit bientôt dans le rempart une brèche praticable et dans laquelle quatre-vingts hommes au moins pouvaient passer de front, tandis que de temps à autre on leur envoyait quelques bombes pour leur faire voir le danger où ils étaient.

Toutefois avant de faire monter à l'assaut le Maréchal envoya au gouverneur de la place un parlementaire pour lui faire une nouvelle sommation, l'avertissant qu'on allait monter à l'assaut et que tout ce qui se trouverait en vie dans la ville serait passé au fil de l'épée et de la bayonnette. La ville se rendit alors et la garnison en sortit de suite : les soldats qui composaient cette garnison déposèrent les armes devant nous sur les glacis, où nous étions rangés en bataille pour en imposer à l'ennemi. Cette garnison prisonnière fut de suite conduite à Séville par les compagnies de la 2ème division du 5ème corps d'armée dont nous faisons partie et afin d'être de là dirigée en France. Mais le plus grand nombre de ces prisonniers n'arrivaient pas à leur destination; il s'en échappait toujours le long de la route, parce-qu'il se trouvait des bandes de paysans qui venaient à pied des montagnes et près de la route où ces prisonniers devaient passer, afin de les délivrer et d'égorger s'ils le pouvaient les soldats français qui les escortaient. Bien des fois même il est arrivé que des détachements de prisonniers espagnols se sont tous évadés et que les soldats français furent obligés de se battre avec les brigands qui accourraient pour les attaquer et qui étaient toujours quatre au moins contre un Français. Tous ceux qui tombaient entre les mains de ces scélérats mouraient martyrs, car ils ne faisaient des prisonniers que pour les faire souffrir plus longtemps par des tourments horribles, de sorte que tous nos soldats aimaient mieux mourir les armes à la main et en vendant chèrement leur vie que de se rendre à ces cruels assassins.

Histoire de mon cousin Chapitre 8e

Siège de Badajoz -- Les Portugais viennent au secours de la place --
Défaite des Portugais -- Prise de Badajoz -- Siège de Campo Major --
Reddition de la place -



*Types de combattants du 88e de Ligne (par J. M. Bueno).
Grenadier presque réglementaire, Voltigeur beaucoup moins,
et soldat de la "Compagnie des Bons Tireurs" qui ne l'est pas du tout,
avec un bonnet de grenadier espagnol, une tunique portugaise, et une
carabine anglaise, sans parler des bottes de provenance indéterminée.*

Nous entrâmes dans Olivenza et nous y laissâmes une petite garnison pour y maintenir l'ordre et garder la ligne sur ce point. Nous partîmes ensuite pour aller faire le siège de Badajoz qui n'est qu'à 3 ou 4 lieues d'Olivenza. Cette ville fortifiée est près de la Guadiana, forte rivière qui sépare l'Espagne du Portugal; c'est une clef pour entrer dans ce pays.

Badajoz est défendue à l'ouest par cette rivière sur laquelle il y a un pont en pierre, qui est magnifique; la moitié de ce pont appartient à l'Espagne et l'autre moitié au Portugal; ce pont est d'une architecture hardie et a été construit par les Maures. Tous les monuments qui existent encore aujourd'hui dans la Péninsule sont presque en partie l'ouvrage de ces fameux conquérants qui paraissent avoir été alors très avancés en civilisation.

Nos pièces de siège n'étaient encore qu'à Séville; nous n'avions avec nous que des pièces de 16. Nous formâmes cependant le blocus de la place; et en attendant l'arrivée de nos pièces de 24, nous nous occupâmes à faire des fossés et des chemins couverts ainsi que des boyaux afin de pouvoir établir promptement une batterie de gros calibre assez près des remparts pour battre en brèche. Mais nous perdîmes beaucoup d'hommes en faisant ces travaux préparatoires, par des sorties que la garnison faisait souvent. Dans ces sorties, les Espagnols remplissaient toujours une partie de nos boyaux que nous avions faits pendant la nuit; la garnison ne cessait de faire feu sur nous dès le jour même de notre arrivée devant la ville; elle nous envoyait des boulets et des obus à toute volée dans notre camp; mais fort heureusement qu'ils tiraient toujours trop haut, parce-que nous étions masqués par une forêt de chênes verts d'un côté, et de l'autre par des oliviers et nos bivouacs étaient derrière une petite éminence qui nous protégeait aussi, de sorte que depuis la ville on ne pouvait pas nous apercevoir. Les feux pour la soupe se faisaient à une assez grande distance, du côté opposé à nos bivouacs, dans la crainte que la fumée de ces feux ne nous fit découvrir par l'ennemi. Il arrivait quelquefois cependant que des obus en éclatant venaient jusque dans notre camp, et tuaient ou blessaient des hommes; mais tout cela n'empêchait pas nos soldats de travailler courageusement aux chemins couverts et aux boyaux. Les boulets de canon de l'ennemi labouraient la terre qui en provenaient, et nos ouvriers se trouvaient quelques fois couverts de sable dans les fossés qu'ils creusaient, on travaillait bien plus la nuit que le jour; enfin on arriva en peu de temps presque au pied des remparts; il ne s'agissait plus que d'établir la batterie de brèche, ainsi que celle qui devait bombarder la ville.

Les Espagnols continuaient toujours à faire des sorties qui retardaient beaucoup l'exécution de nos travaux. Il y avait aussi en deçà du rempart un pavillon dans lequel les Espagnols avaient une centaine d'hommes; ce poste étant peu éloigné de nos travaux nous tuait beaucoup d'ouvriers pendant qu'ils étaient occupés à travailler, parce-que ce pavillon était situé de manière que les soldats de ce poste faisaient feu sur nos travailleurs en...

enfilant le long des boyaux. Il n'était plus possible de se mettre à couvert contre ce fâcheux inconvénient, et pour surcroît d'ennemis à combattre il arriva une division de Portugais qui prit position sur une hauteur de l'autre côté de la Guadiana, sur le territoire portugais. Cette division nous nuisait aussi beaucoup, car elle avait de suite installé établi des batteries sur cette hauteur, et ces batteries nous criblaient à coups de canons et d'obusiers dans notre camp; de sorte que nous fûmes obligés de changer de bivouac. Nous quittâmes donc la position que nous occupions afin d'éviter le feu de ces batteries. D'un autre côté la garnison de Badajoz par des sorties souvent réitérées nous força d'abandonner nos travaux pendant le jour; nous ne pouvions donc plus y travailler que de nuit et encore y étions-nous bien exposés.

Notre général voyait avec regret le ralentissement de nos travaux; il voyait aussi que cette division de Portugais nous serait plus nuisible encore pendant le siège de Badajoz : il forma donc le hardi dessein d'aller l'attaquer dans son camp, et de faire tout son possible pour la chasser de sa position. Ceci paraissait impraticable, toutefois comme il n'y a rien d'impossible au génie français, le général donna à huit heures du soir ordre au colonel de chaque régiment de sa division d'envoyer de suite chacun un bataillon avec armes et bagages dans l'endroit qu'il leur désigna; cet ordre portait en outre qu'on allait immédiatement se mettre en route, mais on ne disait pas où l'on devait s'acheminer. Les bataillons dont je viens de parler étant arrivés au lieu indiqué ne savaient donc pas où on allait se diriger; c'était un secret, non seulement pour les soldats, mais encore pour les sous-officiers et officiers subalternes.

Nous nous mîmes silencieusement en marche vers les dix heures du soir, la nuit était très obscure et nous savions que nous étions environnés d'Espagnols, nous avançons donc avec précaution dans la crainte que le moindre bruit ne trahit notre présence et ne nous exposât au danger d'être attaqués. En quittant le camp, l'obscurité dans laquelle nous nous trouvions nous faisait croire que nous nous éloignons de Badajoz et que nous marchions dans une direction opposée à cette ville. Il y avait déjà au moins deux heures que nous étions en route lorsque nous rencontrâmes d'autres bataillons qui se joignirent à nous; nous marchâmes ainsi sans faire aucune rencontre fâcheuse pendant la nuit, et à la pointe du jour nous arrivâmes près d'une rivière que nous ne reconnûmes pas tout d'abord. Le jour venant de plus en plus, nous aperçûmes Badajoz sur notre gauche, et nous fûmes convaincus que la rivière qui était devant nous était la même que celle qui...

passé aux pieds des murs de la ville. Il y avait près de cette rivière des sapeurs de notre corps d'armée occupés à construire un pont afin que nous pussions passer et aller ensuite attaquer la division portugaise, qui nous avait été si nuisible, par la position avantageuse qu'elle occupait sur un coteau qui dominait la ville et d'où elle pouvait facilement faire jouer les batteries sur nous.

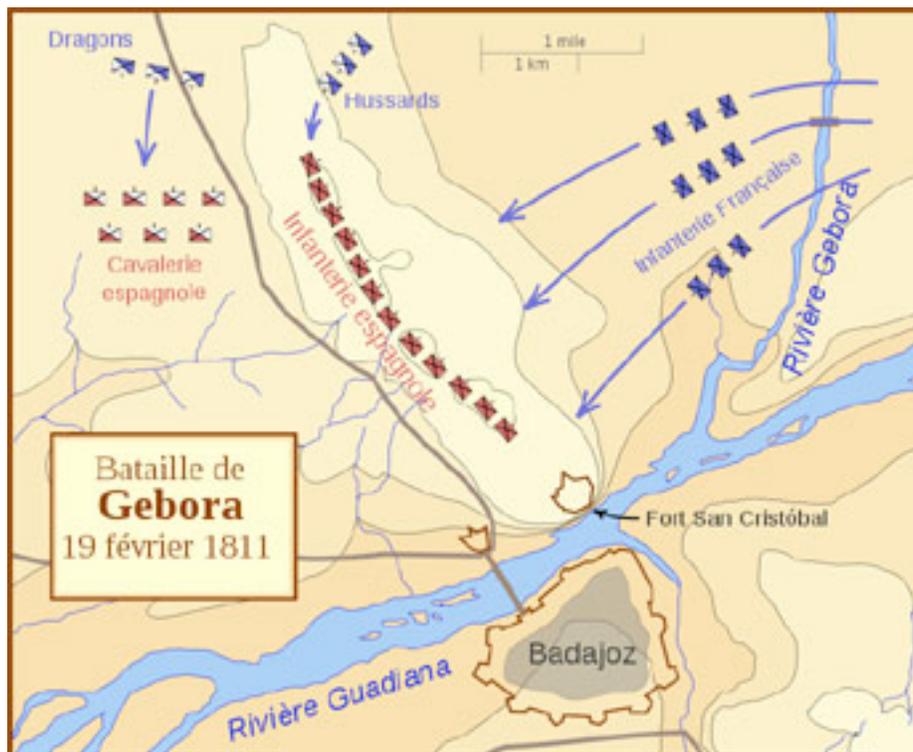
Nous traversâmes donc la rivière, et nous nous mîmes en colonnes serrées jusqu'à ce que notre artillerie légère et notre cavalerie eussent passé le pont. Nous poussâmes alors contre les Portugais qui se trouvaient en face de nous et qui nous attendaient l'arme au bras près de leurs bivouacs. Comme ils ne quittaient pas leur camp nous envoyâmes des voltigeurs en tirailleurs jusqu'au pied de la colline sur laquelle se trouvait la division; ils ne parurent pas faire grande attention à ces soldats quoiqu'ils montassent déjà le revers de la montagne en la côtoyant avec prudence. Le général donna l'ordre de se mettre en ligne de bataille et de marcher au pas de course sur l'ennemi. Les Portugais qui étaient aussi rangés en bataille firent un mouvement lorsqu'ils nous virent avancer sur eux; mais ils ne quittèrent pas leur position qu'ils savaient très avantageuse et nous attendirent avec sécurité voyant surtout qu'ils étaient au moins 4 ou 5 hommes pour un Français. Il commencèrent à faire à la hâte des feux de pelotons sur nous; mais cette précipitation leur fut funeste; car aussitôt après leur première décharge, nous courûmes sur eux à la bayonnette, et nous arrivâmes sur leurs colonnes en faisant feu à brûle-pourpoints. Nos coups de fusil éclaircirent horriblement leurs rangs, la terre se joncha de corps morts et blessés avant qu'ils aient le temps de recharger leurs armes. Se voyant serrés de près, ils essayent en battant en retraite de se retirer sur Elvas, ville qui n'était qu'à une lieue et demie du champ de bataille; mais on les force à la bayonnette et ils se désunissent, alors, notre cavalerie les charge vigoureusement et les oblige à se rendre et à déposer les armes. Ils se constituèrent donc prisonniers sans aucune réserve, et il n'y eut que la cavalerie qui put se sauver en se dirigeant sur Alburquerque qui est à une lieue de cet endroit.

Nous n'avions pour faire cette expédition que 8.370 hommes d'infanterie et cent trente cavaliers; quant à la division portugaise elle était forte au moins de 14.000 hommes, parmi lesquels se trouvaient grand nombre de tout jeunes soldats. Depuis quelque temps nous avons perdu beaucoup d'hommes; nous vîmes encore en ce moment nos forces diminuer parce-que nous fûmes obligés de faire escorter nos nouveaux prisonniers jusqu'à Séville par...

quelques compagnies prises dans notre corps d'armée; mais enfin nous étions assurés de n'être plus inquiétés par la division que nous venions de mettre à la raison. (Il s'agissait ci-dessus de la bataille de La Gevora (31).

31. Planifiée par Soult et exécutée à la perfection par Mortier. Les 12.000 Espagnols du général Mendizabal sont écrasés, perdant 850 tués, 5.200 prisonniers, 7 canons et 6 drapeaux, au prix de 500 tués ou blessés parmi les Français*. Mendizabal fut rendu responsable de ce revers et s'engagea comme simple volontaire pour expier sa faute. Il combattra comme tel à La Albuera.

* 34e Ligne (1.475 h/3 Bons) + 88e Ligne (1.515 h/3 Bons) + 100e Ligne (1.410 h/3 Bons) soit 4.400 INF et 185 ART/6 pièces 2° Cie/3e ARC. 14e Dragons (353/2 Escs) + 26e Dragons (417/2 Escs) + 2e Hussards (405 h/2 Escs) + 10e Hussards (504 h/2 Escs) + 21e Chasseurs (367 h/2 Escs) + 4e Chas. Esp. (246 h/2 Escs) + Cie élite 27e Ch. (123 h/0,5 Esc.) = 2.415 cav.



Bataille de La Gevora, le 19 Février 1811.

Le 18 Soult avait fait bombarder par l'artillerie les bivouacs de Mendizabal jouxtant le fort San Cristoval, amenant les Espagnols à s'en éloigner d'un kilomètre, se privant de son appui en cas d'attaque. C'est dans l'espace ainsi dégarni que s'engagera le 19 au matin, à la faveur d'un épais brouillard, le 100e de Ligne mené par le général Girard. Arrivé sur la hauteur il se déploie face à droite et charge de flanc l'ennemi alors attaqué de face par le maréchal Mortier à la tête des 88e et 34e de Ligne. La gauche ennemie ne peut davantage réagir car l'arrivée inopinée dans son flanc d'une brigade de cavalerie légère la fixe à son tour. Les Espagnols résistent d'abord, grâce à leur nombre, formés en deux grands carrés, mais quand apparaissent les Dragons de La Tour-Maubourg, les 1.200 cavaliers espagnols et portugais de Butron et Madden s'enfuient sans combattre, permettant au général français d'attaquer l'infanterie espagnole dans le dos. C'est le sauve-qui-peut général, Mendizabal en tête. Le combat n'a duré que deux heures, de huit à dix.

L'échec que venaient de subir les auxiliaires de la garnison de Badajoz avait rendu celle-ci moins arrogante et bien moins audacieuse, on reprit avec une nouvelle activité les travaux du siège qui avaient été retardés, on commença par établir des batteries pour battre en brèche les remparts et bombarder la ville ; une brèche dans laquelle pouvaient passer cent hommes de front fut promptement ouverte, et pendant qu'on faisait cette brèche on envoyait sur la ville, surtout pendant la nuit, des bombes qui faisaient un dégât épouvantable dans les maisons principales de Badajoz. Les habitants épouvantés se sauvaient de tous côtés pour se mettre à l'abri du danger; mais ils étaient exposés partout, même dans les casernes, car les bombes ne respectaient aucun endroit. Les magasins étaient déjà incendiés, les boulets et les obus faisaient crouler les maisons presque dans toutes les rues principales et labouraient les pavés qui sautaient en l'air par éclats, de sorte que personne n'osait plus sortir et qu'on attendait la mort d'un moment à l'autre.

Notre général sachant que la garnison et les habitants étaient déconcertés et qu'ils étaient disposés à se rendre, lorsqu'ils en seraient sommés donna ordre à l'armée de prendre les échelles et de les appliquer contre les remparts afin de monter à l'assaut. Les soldats s'empressèrent donc de saisir leurs armes ainsi que les échelles, et allèrent se placer dans un bas-fond près des remparts comme s'ils se fussent réellement disposés à attaquer les assiégés. Ce fut alors qu'on envoya à Badajoz un parlementaire avec ordre de sommer la ville de se rendre avec toute la garnison. Le général espagnol de concert avec les autorités de la ville consentit à se rendre et l'on stipula que la garnison sortirait de Badajoz avec armes et bagages et qu'elle laisserait le tout devant nous sur les glaces, ce qui fut exécuté. On évacua de suite ces prisonniers sur Séville et nous entrâmes après leur départ dans la ville où nous ne couchâmes qu'une seule nuit.

Le lendemain matin nous partîmes pour aller faire le siège de Campo-Mayor (en fait Campo Major); nous ne laissâmes à Badajoz que quatre compagnies pour y maintenir l'ordre et garder le passage sur ce point important. Ces quatre compagnies devaient faire travailler les habitants de la ville à rétablir les remparts qui étaient démolis; cette garnison était bien trop faible mais on devait lui envoyer de Séville du renfort avec des munitions de guerre.

Campo-Mayor est une petite ville fortifiée; située aussi à l'entrée du Portugal; mais le siège ne nous inquiétait pas, car il n'était pas difficile à faire. La garnison n'était pas forte et nous savions qu'elle était mal approvisionnée, ce qui nous faisait espérer que la ville ne résisterait pas...

longtemps. Étant donc arrivés près de cette forteresse, nous prîmes position sur un monticule qui est à droite de la ville et qui la domine ; Nous nous hâtâmes d'y établir des batteries pour la bombarder, car il n'était pas nécessaire de faire des travaux préparatoires pour le siège de cette bicoque, et lorsque les batteries furent établies on envoya sur la ville quelques bombes qui mirent le feu dans quelques grosses maisons. L'incendie ayant jeté la désolation parmi les habitants, le général français fit sommer les autorités civiles et militaires de se rendre, les menaçant en cas de refus de les traiter après la prise de la ville selon la rigueur des lois de la guerre. Ils se rendirent donc à discrétion et nous livrèrent leurs armes; nous fîmes prendre à nos nouveaux prisonniers le chemin que nous avons fait prendre à ceux de Badajoz; nous ne laissâmes qu'une faible garnison dans cette petite place et nous partîmes quelques jours après nous-même pour retourner du côté de Séville, et nous prîmes des cantonnements dans les villages voisins de cette ville.

Les habitants de cette contrée étaient demeurés tranquilles, il y en avait bien peu qui eussent quitté leurs maisons ; ils nous accueillèrent mieux que partout ailleurs et il était rare d'en trouver d'aussi paisibles parmi ces peuples exaltés et fanatisés plus encore dans l'Estramadure que partout ailleurs. Nous n'y restâmes cependant pas longtemps, car les paysans de l'ouest de la province s'étaient rassemblés, allaient attaquer notre petite garnison dans Badajoz. Comme cette place-forte servait de clef aux Portugais pour entrer en Espagne, ils voyaient avec dépit que les communications de ce côté étaient interceptées pour eux, puisque nous avions des troupes qui les tenaient en respect sur les frontières contre le Portugal. Nous quittâmes donc nos cantonnements pour aller protéger la garnison de Badajoz que ces partisans et surtout le parti de Don Miguel « menaçaient » et nous fîmes passer des vivres et des munitions de guerre à cette petite garnison afin qu'elle fut en état de soutenir un siège pendant quelques temps dans le cas où elle viendrait à être assiégée, ce qui nous paraissait probable d'après les préparatifs que les Espagnols faisaient de ce côté-là, où ils envoyaient beaucoup de monde.

Note 32 : Soleil ne donne pas beaucoup de dates. En voici quelques-unes pour rythmer son récit :

11 Janvier 1811 : investissement d'Olivenza par la division Girard. Capitulation le 22 Janvier.

26 Janvier 1811 : investissement de Badajoz par 12.000 Français dont la division Girard.

19 Février 1811 : bataille de La Gevora, près de Badajoz, voir note 31 ci-dessus.

10 Mars 1811 : capitulation de Badajoz. 7.880 Espagnols encore valides sont faits prisonniers.

14 Mars 1811 : investissement de Campo Major, qui capitule le 21 Mars avec 2.000 miliciens.

Histoire de mon cousin Chapitre 9e

Notre régiment envoyé à Saffra (Zafra) -- Détachement de Français égorgé par les Espagnols -- Cruauté de ces derniers -- Lâche conduite des Anglais -- Bataille d'Alboïra (La Albuera) -- Retraite et déroute des Français -- Soult passe en revue les débris de l'armée -- Nous nous retirons dans un petit bois -- L'ennemi nous refuse la permission d'enlever nos blessés -



Voltigeur du 88e de Ligne à La Albuera (par G. Embleton).

En Espagne, nécessité faisant plus loi que jamais, l'accoutrement de notre homme n'est pas très réglementaire. Pantalon en bure de moine, musette et bidon de récupération en attestent. Il a toutefois transféré les épaulettes de son habit-veste bleu, "oublié" quelque part, sur son gilet à manches blanc.

Le 88ème régiment de ligne fut désigné pour aller dans la petite ville de Saffra (Zafra) avec de la cavalerie. Saffra (Zafra) est dans les montagnes de l'Estramadure sur la gauche de la route en allant à Badajoz; nous n'étions tout au plus qu'à 7 ou 8 lieues de cette ville fortifiée. Il y avait aussi d'autres régiments d'infanterie et de la cavalerie à droite de cette route pour protéger également la garnison de Badajoz et les convois que l'on y envoyait de Séville pour l'approvisionner. De sorte que toute l'armée, dite du Midi, était dispersée dans l'Estramadure. C'était à l'hôpital de Séville que l'on envoyait alors tous les malades et les blessés et au fur à mesure qu'il en guérissait on les expédiait par détachements à leurs régiments respectifs.

Pendant que nous étions à Saffra (Zafra) on fit partir de Séville un petit détachement d'environ soixante et quelques hommes qui sortaient de convalescence dans les cantonnements où nous étions. Ce détachement composé en partie de sous-officiers de divers régiments qui avaient été blessés dans les sièges que nous venions de faire dans cette province, escortait un convoi destiné à la garnison de Badajoz; il y avait sur les voitures une caisse d'argent pour payer « l'arrière-garde » qui était du à toute l'armée. L'escorte était sous les ordres d'un colonel de dragons qui avait été blessé aussi et qui allait rejoindre son régiment.

Des brigands espagnols informés du jour où le convoi devait sortir de Séville et sachant qu'il n'y avait que peu d'hommes pour l'escorter vinrent attendre le détachement et le convoi dans un bois touffu au milieu duquel passe la route de Séville à Badajoz. Ces scélérats, qui étaient armés de pied en cap, arrêtaient nos hommes dans une combe étroite, se saisirent du convoi et égorgèrent tous les Français qui l'escortaient, à l'exception de quatre hommes seulement dont deux sergents. Ces quatre malheureux se sauvèrent dans les bois les plus touffus et firent au moins trois lieues, en marchant sur leurs pieds et sur leurs mains afin de n'être pas découverts par ces brigands qui les eussent égorgés aussi sans miséricorde; la nuit survint pour les protéger; et il est bien probable que sans elle ils n'auraient pas échappé aux investigations de l'ennemi.

Ils arrivèrent comme par miracle à Saffra (Zafra), à une heure après minuit, ils étaient dans l'état le plus déplorable, tout déchirés, mourant de faim et de fatigue, car il y avait presque 24 heures qu'ils étaient en route et qu'ils n'avaient rien mangé. Les brigands espagnols étaient au moins cinq cents, et il n'y avait comme je le disais tout-à l'heure que soixante et quelques hommes dans le détachement, sortant tous de l'hôpital ; ils se défendirent néanmoins jusqu'à la mort. Le colonel avait été arrêté le premier d'un coup de feu, mais

avant de succomber il fit mordre la poussière à un grand nombre de ces brigands. Tous les autres soldats de l'escorte vendirent chèrement leur vie et chacun d'eux avant de mourir immola cinq ou six ennemis; mais à la fin ils succombèrent sous le nombre. Le détachement fut donc enseveli dans cette combe; nos compatriotes furent mis en terre dans des trous peu profonds de chaque côté de la route; il y en avait qui n'étaient enterrés que jusqu'au cou, on voyait leur tête hors du sol lorsque nous repassâmes dans ce lieu d'horreur, avant de les inhumer, ces bandits s'étaient livrés sur leurs cadavres à des actes inouïs de férocité ; ils avaient coupé à plusieurs le nez et les testicules et les avaient placés dans leur bouche. Ils avaient pendu les cadavres de plusieurs à des branches d'arbres qui se trouvaient dans la combe près de la route et en y repassant nous eûmes également sous les yeux ce spectacle affreux et déchirant. Ces cruautés nous exaspérèrent, nous nous encourageons l'un l'autre à combattre jusqu'à la mort quand nous rencontrerions l'armée espagnole afin de venger la mort de nos camarades si indignement assassinés.

Nous n'avions point d'ennemis plus terribles que les Anglais; ils nous faisaient poursuivre de tous côtés par les guérillas espagnoles qui étaient embusquées dans les montagnes et lorsqu'ils savaient que nous n'étions pas en force, ils cherchaient à nous faire perdre des hommes par des escarmouches souvent répétées; l'intention des Anglais était aussi d'avoir beaucoup de prisonniers français et de les envoyer en Angleterre, afin de pouvoir échanger plus facilement les prisonniers anglais qui étaient en France. Ils n'acceptaient jamais le combat qu'ils ne fussent au moins trois ou quatre contre un Français, comme il arriva dans les batailles de Fuentes-Contos (Fuente de Cantos), de Merida, de Villafranca et d'Alboïra (La Albuera), où les Espagnols, les Portugais et les Anglais étaient au moins quatre fois plus nombreux que les Français, et se trouvaient encore secondés par les paysans espagnols, lorsqu'ils marchaient en avant ou qu'ils battaient en retraite. Toutefois malgré leur nombre et les avantages de tout genre qu'ils avaient à leur disposition, sans un mal-entendu, pour ne pas dire une trahison, dans l'armée française, nos ennemis coalisés eussent bien été battus à plate couture à la bataille d'Alboïra, dont je vais parler, aussi bien qu'ils l'avaient été à Fuente de Cantos, à Merida et à Villafranca, combats dans lesquels nous fîmes beaucoup de prisonniers des trois nations, mais moins d'Anglais que d'autres.

C'était le maréchal Soult qui commandait en chef à la bataille d'Alboïra; les Anglais qui tenaient l'aile droite de la ligne de bataille se trouvaient en face du corps d'armée du maréchal Mortier. Ils furent battus, mis dans une déroute

« complète » (sic) et nous abandonnèrent forcément le champ de bataille que nous occupâmes l'espace au moins de quatre heures. L'armée ennemie se retira dans un bas-fond où elle se rallia et se réorganisa. La position d'où nous l'avions débusquée était très avantageuse; nous étions sur un coteau faisant plate-forme et formant un monticule dans toute sa vaste étendue, sur laquelle une armée de cent mille hommes pouvait manœuvrer. Dans cette position nous pouvions facilement observer l'armée coalisée qui était dans le bas-fond. Nous étions là, l'arme au bras, sans faire aucun mouvement, tandis que notre aile droite qui était en face du village d'Alboira n'avait pas cessé de se battre avec les Espagnols qui étaient embusqués derrière les maisons et les murs de clôture des jardins du village. Ces Espagnols nous détruisaient beaucoup de monde surtout avec leur artillerie. Quant'aux Anglais qui se trouvaient dans les bas-fonds ils furent renforcés par une division de Portugais; ce secours composé d'hommes qui ne s'étaient point encore battus décida les Anglais à prendre leur revanche et à venir nous attaquer. Ils montèrent le coteau et vinrent sur nous tandis que nous avions encore l'arme au bras. Dans cette conjoncture périlleuse, les chefs ne nous donnèrent l'ordre ni de faire feu sur l'ennemi ni de battre en retraite.

Comme nous étions alors à la barbe de l'ennemi, nous crûmes qu'on nous trahissait, la panique se mit dans l'armée, on battit en retraite dans le désordre le plus complet, personne ne voulant résister à l'ennemi qui se trouvait mêlé et confondu avec nous. Les Anglais et les Portugais saisissaient nos soldats par le sac ou par la giberne de sorte que dans cet effroi général il fut impossible aux officiers et aux sous-officiers d'arrêter ni de rallier les soldats. Les chefs qui essayaient d'empêcher les militaires de se sauver étaient culbutés et jetés par terre; plusieurs fois moi-même je me mis devant les soldats de notre compagnie qui se sauvaient, mais chaque fois je fus renversé par terre, je faillis même être fait, comme bien des autres, prisonniers par les Anglais qui nous poursuivaient; du bonheur que je fus assez leste pour me relever en écartant les bras; mon sac seul et ce qu'il contenait resta entre les mains du soldat anglais qui m'avait empoigné et je me sauvais par ce moyen-là. Me voyant exposé à chaque instant à être tué ou fait prisonnier je me mis à courir de toutes mes forces en me dirigeant vers un groupe de Français qui s'étaient réunis et mis en peloton de l'autre côté du ravin à 3 ou 400 mètres de l'endroit où j'étais, et en me rendant auprès d'eux je trouvais par terre l'aigle d'un des bataillons de notre régiment; je le ramassais en courant, et je vis à côté de cet aigle un cadavre qui était sans doute celui du porte-aigle tué en battant en retraite.

A quelques pas de là je rencontrais le colonel qui était à cheval et cherchait à rallier les soldats égarés; je lui remis cet aigle en présence de M. Lefèvre Adjudant-Major de notre bataillon. Je me réunis donc aux vingt et quelques hommes qui étaient près du ravin et parmi lesquels se trouvaient M. Saint-Vincent ancien officier de notre régiment, qui était alors aide-de-camp du général baron Veilande, et M. Grandjean adjudant sous-officier ainsi que quelques soldats qui étaient aussi de notre régiment. Nous nous mîmes sur deux rangs en faisant face à l'ennemi qui n'osait pas passer le ravin et nous cherchâmes à rallier nos soldats épouvantés. Il pouvait être alors 6 ou 7 heures du soir et l'ennemi faisait mine par ses manœuvres de vouloir nous cerner et nous faire prisonniers. Nous nous retirâmes donc promptement sur le plateau qui était derrière nous et sur lequel nous nous étions mis en bataille dans la matinée pour attaquer les Anglais. Toutefois l'ennemi craignait de s'exposer; il resta donc au-delà du ravin dont je viens de parler.

Le maréchal Soult ayant fait rassembler après la bataille les hommes qui restaient de son corps d'armée, ainsi que ceux de plusieurs régiments du corps d'armée du duc de Bellune qui étaient venus se réunir à nous un peu avant cette funeste bataille, et voyant que nous n'étions pas assez forts pour résister à un ennemi qui était au moins quatre fois plus nombreux que nous, ne voulut pas se tenir sur la ligne ; il ne nous restait en effet tout au plus que 6.000 hommes de 22.000 que nous étions. L'armée ennemie était forte au moins de 60.000 hommes et elle était pourvue d'une bonne artillerie. Elle avait néanmoins perdu aussi beaucoup de monde, surtout les Anglais, parce-qu'ils étaient de la première ligne de bataille.

Nous nous retirâmes dans un bois qui était voisin du champ de bataille, mais avant de gagner ce poste de retraite, le maréchal Soult voulut passer en revue les débris de son armée. "Soldats, nous dit-il, si nous sommes battus, nous ne sommes pas pour cela vaincus ! Ne désespérons pas, nous ne sommes que peu de monde, mais il nous arrivera du renfort; le premier corps d'armée n'est qu'à quelques lieues de nous, et lorsqu'il sera arrivé nous pourrons reprendre l'offensive et aller attaquer l'ennemi, et je suis sûr que nous serons victorieux et que nous le mettrons en déroute.»

Soult en nous parlant de la sorte voulait nous inspirer un courage qu'il n'avait peut-être plus lui-même, il cherchait à nous animer à nous défendre toujours en vrais soldats français contre nos ennemis quelques nombreux qu'ils fussent; mais il eut mieux valu que ce maréchal eut été moins avide de gloire et qu'il eut attendu un jour plus tard pour attaquer l'ennemi sachant lui-même

qu'il devait nous arriver du renfort; nous aurions assurément été victorieux. Les Anglais battus n'auraient pu se rembarquer, parce-que nous avions sur les côtes, près de la mer, des troupes qui gardaient les passages et les ports, qui conséquemment les auraient arrêtés dans leur retraite de sorte qu'indubitablement ils eussent été faits prisonniers. Aux excellents conseils de son état-major qui lui donnait avis d'attendre du renfort pour attaquer un ennemi trop nombreux, Soult avait répondu qu'il voulait attaquer de suite, qu'il comptait sur la valeur et le courage de ses soldats, et qu'il voulait battre l'ennemi quoique bien supérieur en nombre. Sa téméraire ambition nous coûta cher à la bataille d'Alboïra qui eut lieu le 16 mai 1811.

Étant devenu vainqueur sur le soir, l'ennemi aurait pu facilement, s'il eut été assez hardi, nous faire tous prisonniers; mais il ne sut pas profiter de son succès, il attendit au lendemain pour nous poursuivre, il ne nous poursuivit même que lentement et ce fut ce qui nous sauva. Il était resté sur le champ de bataille dans l'appréhension où il était que nous n'eussions battu en retraite pour l'attirer plus avant. Il s'imaginait que nous avions une division de réserve dans le bois qui était derrière nous, et il craignait qu'étant réunis à cette division nous n'enveloppons leur armée pour la détruire ou la faire prisonnière. La crainte de l'ennemi était bien mal fondée; non seulement nous n'avions point de réserve, mais nous étions tellement battus qu'il ne nous était plus possible en ce moment de nous défendre contre cette armée nombreuse et favorisée par les habitants du pays.

Après ce combat, les Anglais, les Espagnols et les Portugais s'occupèrent à enlever leurs blessés, sans vouloir nous permettre d'enlever les nôtres, ce qui ordinairement ne se refuse pas. Nos pauvres malheureux blessés passèrent donc sur le champ de bataille sans secours toute cette nuit, plusieurs même y passèrent deux nuits, ce qui fut cause que tous moururent par suite de leurs blessures et faute de soins. Nous passâmes donc la nuit dans ce bois où nous avions déjà couché la veille du jour de cette triste bataille qui ne s'effacera jamais de mon souvenir (33).

33. "Un soldat ne voit guère au-delà de sa compagnie" disait volontiers Napoléon. Le récit de La Albuera par Soleil l'illustre particulièrement bien. Les nombreuses inexactitudes déjà relevées dans sa relation de La Gevora se retrouvent ici. je ne parle pas de ses récurrentes allusions au nombre toujours plus élevé d'ennemis des trois nations, ce qui est de bonne guerre, mais plus particulièrement des circonstances de la bataille telles qu'il les expose, car il mélange toujours les susdites trois nations, ne plaçant pas les adversaires aux bons endroits, ce qui nuit pour la compréhension des événements. Ceci dit, lorsqu'il parle de lui-même, son témoignage redevient intéressant et apporte en outre quelques réponses... qui amènent, bien sûr, d'autres questions.

Initialement, et dans les grandes lignes, Beresford avait bati sa défense face à l'Est le long du ruisseau Chicapierna. Il tenait son centre à La Albuera avec ses Britanniques, avait confié sa gauche aux Portugais et sa droite aux Espagnols. Soult lui donna de l'inquiétude sur son centre pour le fixer tandis qu'il manoeuvrait pour accabler sa droite. Cela marcha parfaitement et Soult savourait déjà la victoire qu'il ne voyait pas des Espagnols lui contester... ce qu'ils firent. Ils résistèrent même si bien qu'ils donnèrent le temps à Beresford de modifier son dispositif et d'envoyer les trois brigades britanniques de la division Stewart au secours des Ibères. Là se place le célèbre épisode de la charge des Lanciers de la Vistule et du 2e Hussards qui détruiront trois des quatre bataillons de la brigade Colborne, soulageant un temps la division Girard qu'elle accablait de ses feux. Vous pouvez trouver le détail de cette charge sur le site Planète Napoléon.

Après quoi les brigades Hoghton et Abercrombie prendront la relève des Espagnols et engageront la lutte avec la division Girard, à ce moment quelque peu "usée" par les combats antérieurs. Le légendaire feu anglais fera le reste, aidé comme à l'habitude par la formation inadaptée des Français. Environ 3.600 fantassins britanniques déployés sur deux rangs et soutenus de près par 6 pièces auront raison de 8.000 Français déployés sur trois à dix-huit rangs selon les endroits et imparfaitement soutenus par leur artillerie. La moitié de cet effectif, soit la division Gazan, était en deuxième ligne et ne trouva pas à s'exprimer tout en encaissant des pertes, certes plus faibles que celles de la division Girard mais cependant très lourdes. Lorsque Girard, qui commandait l'ensemble, voulut effectuer le passage de lignes, le désordre de la première se communiqua à la deuxième et ce fut la déroute que nous raconte fort bien le Fourrier Soleil.

Mais juste avant la "panique-sauve-qui-peut" il nous explique que "dans cette conjoncture périlleuse, les chefs ne nous donnèrent l'ordre ni de faire feu sur l'ennemi ni de battre en retraite", ce qu'à dire vrai je ne comprends pas. En effet, la seule brigade Hoghton laissera 1.044 hommes sur le carreau sur 1.651 engagés, soit 63 %, or elle n'a combattu que contre la division Girard qui lui a donc bien tiré dessus. Peut-être s'agirait-il d'une pause dans le combat avant sa reprise, moment où, effectivement, il manquait un officier sur deux dans les rangs, mais aussi le général Brayer, blessé, et le divisionnaire parti chercher la 2e division. Noter aussi que sept Chefs de Bataillon sont tués ou blessés alors que la formation ne présente que cinq bataillons en première ligne... de quoi bien perturber la sacro-sainte chaîne de commandement.

Pour résumer la discussion au seul 88e de Ligne du Colonel Letourneur, il se trouvait fort à la bataille de 21 officiers et 878 soldats de ses I^{er} et III^{es} bataillons. 11 officiers et 394 soldats seront tués, blessés ou portés disparus, et parmi eux le colonel et l'un des deux chefs de bataillon. En tout 405 pertes sur 899 hommes, soit 45 %, ce qui en fait, proportionnellement, le régiment le plus abîmé de toute l'armée de Soult à La Albuera. On a pu voir ci-dessus que des unités britanniques ont souffert davantage sans pour autant quitter leur ligne de bataille. Mais sans doute ne se sont-elles pas senties "trahies", ce qui demeure un épiphénomène bien français, que l'on retrouvera, encore exacerbé, à Waterloo, et sans doute Soleil en reparlera !

Effectifs engagés à la bataille de La Albuera, le 16 Mai 1811 :

Français : 18.881 INF + 4.012 CAV + 1.233 ART = 24.126 h et 25 Pièces, 5.936 pertes.

Alliés : 30.309 INF + 3.899 CAV + 1.057 ART = 35.265 h et 48 Pièces, 5.916 pertes.

Britanniques : 8.735 INF + 1.164 CAV + 550 ART = 10.449 h et 24 Pièces, 4.139 pertes.

Portugais : 9.131 INF + 849 CAV + 221 ARTilleurs = 10.201 h et 12 Pièces, 389 pertes.

Espagnols : 12.443 INF + 1.886 CAV + 286 ART = 14.615 h et 12 Pièces, 1.368 pertes.